



HAL
open science

S(téphane) S(angral). Le chiffre de la pensée

Nassif Farhat

► **To cite this version:**

| Nassif Farhat. S(téphane) S(angral). Le chiffre de la pensée. 2021. hal-04156752

HAL Id: hal-04156752

<https://hal.science/hal-04156752>

Preprint submitted on 7 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

S(téphane) S(angral) Le chiffre de la pensée

Cher Stéphane,

Parce que je m'apprête à quitter les lieux, ce mot (trop) rapide pour faire suite à notre rencontre – qui continue de m'enchanter –, et pour te retourner le texte (trop) rapidement écrit que j'ai pu lire en ta présence.

Je continue d'être honoré d'avoir pu te paraître juste en composant ces quelques pages (dont la platitude, à les relire, te sautera néanmoins aux yeux). Il est vrai que c'est mon métier, mais je reste convaincu que l'exercice de la lecture – celui de l'écriture aussi, certainement sans commune mesure – suppose tout autre chose que *du métier*.

Blanchot en parle quelque part comme d'une herméneutique de l'amitié. ~~Dieu sait~~ Tu sais qu'il a raison.

Le premier de tes lecteurs, le dernier de tes préfaciers,
17.12.21.

1. Disons-le d'emblée : les réflexions, brèves et synthétiques, auxquelles je vais me livrer cet après-midi, sont frappées d'illégitimité. Stéphane Sangral est psychiatre, et je ne le suis pas ; il est philosophe, et je ne le suis pas ; il est poète, vous aurez deviné que je ne le suis pas. Mes réflexions seront tout au plus celles d'un lecteur – c'est ma seule, mais c'est la seule légitimité (*legitimus est qui legit*) –, d'un amateur de poèmes, des pensées du poème, et des poèmes de pensée : le thème du séminaire qui nous rassemble (*legere*, c'est aussi rassembler), et déjà toute l'œuvre de Stéphane Sangral. Cette œuvre compte ; avec elle il faut bien compter. Nous verrons tout à l'heure pourquoi, mais nous ne verrons pas combien. C'est proprement « incalculable¹ ».

Si je prends aujourd'hui la parole, non seulement devant lui mais avant lui, ce n'est pas pour m'arroger la prééminence, ou pour le devancer. Il s'agit au contraire d'aller à sa suite, et de reproduire un choix inaugural suffisamment singulier pour être souligné dès le début. Dès le début en effet, les livres de poésie de Stéphane Sangral ont été préfacés : depuis le tout premier *Méandres et Néant*, préfacé en 2013 par Éric Hoppenot, jusqu'au tout dernier *Infiniment au bord*, préfacé en 2020 par Denis Ferdinand. Il va de soi que les préfaces sont rares en poésie contemporaine ; on les réserve pour des rééditions, pour des anthologies, ou pour des auteurs consacrés dont une partie de l'œuvre, sinon toute, est derrière eux. D'où vient donc, demandons-nous, que la poésie de Stéphane Sangral nécessite à ce point d'être précédée, présentée, introduite ? D'où vient qu'il faille la prévenir, et systématiquement, avant d'entrer dans sa pratique, en passer par la théorie ? En quoi sa poésie en appelle-t-elle à la pensée ? Je ne répondrai pas à ces questions, mais je tiens à les soulever, parce qu'elles me semblent situer son œuvre en un lieu où coïncident pratique et pensée du poème, où la littérature *demande* la philosophie, et réciproquement peut-être. « Philosophie, littérature : demandes », écrit Jean-Luc Nancy, « demandes de l'une à l'autre : désir, attente, sollicitation, prière, exigence éperdue² ». Il poursuit :

¹ « Incalculable » est l'épithète qui sous-titre le premier chapitre (« De - ∞ à 0. Incalculable ») et titre le dernier chapitre (« Incalculable. De - ∞ à - ∞ ») de *Circonvolutions (Soixante-dix variations autour d'elles-mêmes)*, Galilée, coll. « Incises », 2016, p. 27 et 147. Le lecteur de Jacques Derrida, attentif aux homophonies comme aux homologies, se souviendra sans doute que la question de l'incalculable occupe une place centrale dans les cinquante-neuf périodes de *Circonfession*. Voir la marge inférieure du texte de Geoffrey Bennington, *Derridabase*, Seuil, coll. « Les contemporains », 1991.

² Jean-Luc Nancy, *Demande. Littérature et philosophie*, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2015, p. 9.

Philosophie demande sans cesse que la vérité s’accomplisse (système, architectonique, certitude). Littérature demande qu’elle se poursuive (récitatif, récitation, récital). Mais chacune demande l’autre dans la supposition que l’accomplissement de la première serait le récit intégral de la seconde tandis que la poursuite infinie de la seconde serait l’accomplissement de la première. Si cela a lieu, il n’y a plus de demande³.

Au lieu de l’œuvre de Sangral, rien – elle restant inaccomplie, seul « livre qui n’existe pas », « résumé [d’un] livre-fantôme⁴ », – n’aura eu lieu que la demande : littérature, philosophie⁵ ?

*

2. Stéphane Sangral, je l’ai dit, n’est pas que poète, si cela peut avoir un sens de n’être que poète. Il est en même temps, également, et parce que poète, philosophe. Des huit livres qu’il a publiés à ce jour (un par an depuis 2013 – qu’il appelle sa *folie chronique*), tous chez Galilée, trois ne sont pas des livres de poésie, mais de philosophie. Des cinq autres, ces trois livres se distinguent pour trois raisons. D’abord, mais c’est anecdotique, pour n’être pas parus dans la même collection : « Incises », pour la poésie, « Débats » pour la philosophie. Ensuite, plus important, pour être écrits en prose, quand les livres de poésie le sont majoritairement en vers, et même – ne disons pas en alexandrin, mais – en dodécasyllabes⁶. Enfin et surtout, pour n’être pas préfacés quand tous les livres de poésie le sont. À moins, justement, que les livres de philosophie soient tout entiers des préfaces aux livres de poèmes qu’ils sont. Ainsi de *Préface à ce livre* :

Bien sûr que ce livre ne sera qu’une préface, oui, bien sûr, même s’il s’efforcera de montrer que rien n’est sûr, bien sûr, bien sûr qu’il ne sera qu’une préface, fatalement il ne sera que cela, qu’une préface, qu’une préface à ce livre⁷.

Ira-t-on alors soutenir que l’œuvre de Stéphane Sangral se partage entre ces deux pans : la philosophie, discours préliminaire, préalable, prolégoménal, et la poésie, parole seconde, dérivée, appliquant les premiers principes ? Soutiendra-t-on que Stéphane et Sangral sont deux, l’un philosophe, théoricien de sa poésie, l’autre poète, praticien de sa pensée ? Y a-t-il seulement l’un et l’autre ? Comprendre pourquoi il n’en est rien suppose dans un premier temps d’accepter de ne plus faire la différence dans les livres de Sangral entre l’autographie et l’allographie. Autographie : écriture de soi ; allographie : écriture d’un autre⁸. Sangral, et peut-être commençons-nous là d’entrer un peu dans sa pensée, s’inscrit en effet dans une ascendance de poètes et de penseurs, qui n’ont eu de cesse de rendre cette distinction impossible. Son œuvre

³ Jean-Luc Nancy, *id.*, p. 11.

⁴ Stéphane Sangral, *Préface à ce livre*, Galilée, coll. « Débats », 2019, p. 16 et 19.

⁵ Il y aurait lieu d’examiner ici dans quelle mesure cette demande correspond toujours chez Sangral à celle d’une définition, alors par définition infinie, puisque procédant par renvoi et inclusion réciproque, de l’une par l’autre. On comprendrait ainsi en quel sens leur codétermination ne peut jamais s’énoncer que sous la forme palindromique : « Le philosophe fait émerger de son langage [...] une pensée conceptuelle, et le poète fait émerger de sa pensée conceptuelle [...] un langage. C’est ce que je pense, c’est ce que je dis. Mais, ... » (*id.*, p. 140), ou interrogative : « Cela a-t-il un sens d’écrire que la poésie cherche l’extrémité du langage, et que la philosophie est l’extrémité se cherchant un langage ? » (*id.*, p. 154).

⁶ Voir, pour une étude détaillée du « polymorphisme métrique » de son vers, Marc Dominicy, « Le vers 12-syllabique et la phrase dans *Ombre à n dimensions* de Stéphane Sangral », *Formes poétiques contemporaines*, n°13, La Phrase, Presses Universitaires de Liège, 2018.

⁷ Stéphane Sangral, *Préface à ce livre*, p. 15.

⁸ Nous recomposons librement ici des mots composés par Philippe Lacoue-Labarthe pour nommer la « dissociation du sujet » à l’œuvre dans l’écriture de Maurice Blanchot. Voir *Agonie terminée, agonie interminable. Sur Maurice Blanchot*, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2011, p. 105.

est une réponse à l'injonction que Blanchot se faisait à lui-même dans *L'attente l'oubli*, sous la forme dialogale dont Sangral use abondamment, notamment dans *Fatras du Soi, fracas de l'Autre* : « Que ce ne soit pas toi qui parle, lorsque tu parles⁹ ». Elle-même répondait au constat de « La littérature et le droit à la mort » : « Chaque fois que l'écrivain est mis en cause sous l'un de ses aspects, il ne peut que se reconnaître toujours autre¹⁰ ». C'est bien ce constat, selon lequel écrire engage quelque « dédoublement du *soi* », dont Sangral tient compte, qui écrit :

Ma biographie ne sera sans doute pas si mal, mais son problème sera qu'elle ne sera pas la mienne. Quelqu'un, ou plutôt quelque chose, en moi, aura vécu cette vie, moi je n'aurai fait qu'attendre de pouvoir un jour en lire le récit¹¹.

Qui écrit : s'altère. Nous qui lisons Sangral sommes Sangral se lisant. Il n'y a pas l'un et l'autre, d'abord parce que l'un est l'autre.

Dans *Des dalles posées sur rien*, livre dit de « philosophie ontologique », Sangral met justement en scène un dialogue, dont la première réplique est faite des trois questions suivantes : « *Qui suis-je ? Qui est Je ? Qu'est-ce que le Je ?*¹² » Chacune met en question *Je* qui questionne, tour à tour pronom sujet, nom propre, et nom d'objet ; chacune creuse un écart de plus, distancie davantage le sujet de lui-même. La réplique reproduit en ce sens le mouvement de la différence, suivant lequel *Je* s'étrange dans la mise en question de sa singularité ; elle emboîte le pas de ce « principe déconstructif [qui] ne peut rester immobile, [qui] marche sans cesse – et même si parfois il tourne en rond, c'est toujours en visant un horizon bien particulier, [...] singulier, étrange¹³ ». La réplique, en vérité, résume jusqu'au mouvement de ce mouvement d'étrangement, qui va de Nerval à Derrida, en passant par Rimbaud. À la première question, Nerval avait en effet déjà répondu : « Je suis l'autre¹⁴ » ; à la seconde, Rimbaud : « Je est un autre¹⁵ » ; à la troisième, Derrida, en substance et précisément depuis l'analyse du dialogue qu'un sujet est capable d'entretenir avec lui-même : *Je* est l'écart de soi à soi, irréductible différence¹⁶. *Je* dès lors ne va plus de soi, mais va de soi vers l'autre, passe indéfiniment dans l'autre (Derrida dit *s'y dissémine*¹⁷), de sorte qu'à l'impossible définition de la philosophie et de la poésie (« la poésie est un objet spirituel insaisissable », « un objet conceptuel proche du concept d'impossible¹⁸ ») répond la possible indéfinition de *Je* et de *L'Autre* :

Définition de *Je suis* : bloc de dissémination se disséminant dans son impossible définition et dans l'impossible définition de *L'autre est*.
J'écris : « Être... Être quelqu'un ... Et puis l'Autre... » [...] L'Autre est au bout, toujours, et il n'y a pas de bout¹⁹.

Je - soi(t) - l'autre. Ainsi, dans le dialogue des *Dalles posées sur rien* que je viens d'évoquer, le nom indécis de celui qui questionne : « **Peut-être presque quelqu'un d'autre** (ou peut-être

⁹ Maurice Blanchot, *L'attente l'oubli*, Gallimard, coll. « Blanche », 1962, p. 15.

¹⁰ Maurice Blanchot, « La littérature et le droit à la mort », *La part du feu*, Gallimard, coll. « Blanche », 1949, p. 303.

¹¹ Stéphane Sangral, *Des dalles posées sur rien*, Galilée, coll. « Débats », 2017, p. 52.

¹² *Id.*, p. 181.

¹³ Stéphane Sangral, *Préface à ce livre*, p. 140.

¹⁴ Gérard de Nerval, cité par Gérard Macé, *Je suis l'autre*, Gallimard, coll. « Le promeneur », 2007, p. 17.

¹⁵ Arthur Rimbaud, *Poésies*, Gallimard, coll. « Poésie », 1999, p. 88.

¹⁶ Voir Jacques Derrida, *La voix et le phénomène. Introduction au problème du signe dans la phénoménologie de Husserl*, PUF, coll. « Quadrige », 2016, p. 71-81.

¹⁷ Voir Jacques Derrida, *La dissémination*, Seuil, coll. « Tel Quel », 1972.

¹⁸ Stéphane Sangral, *Préface à ce livre*, p. 148.

¹⁹ Stéphane Sangral, *Fatras du Soi, fracas de l'Autre*, Galilée, coll. « Débats », 2015, p. 225.

presque moi) », renversé dans le nom de celui qui répond : « **Peut-être presque moi** (ou peut-être presque quelqu'un d'autre)²⁰ ».

Ainsi également, le fait que les poèmes de Sangral, régulièrement depuis *Ombre à n dimensions*, ne sont pas proprement des poèmes de Sangral : ils s'écrivent entre guillemets, faisant du poème une parole rapportée, et de la poésie une expérience de l'expropriation du propre par l'impropre, qui n'est pas sans rapport avec celle de l'inconscient psychanalytique :

« *Je suis conscient d'avoir conscience
d'être conscient d'avoir conscience
qu'être et avoir sont des mots vides ;*

*je suis conscient d'avoir conscience
que « je suis [...] » n'est qu'une inconscience
et « d'avoir [...] » qu'un lieu plein de vide ;*

*j'ai un « je suis »,
je suis un « j'ai
un « je suis » »,
j'ai un « je suis un
« j'ai un « je suis » » »,
je suis un « j'ai
un « je suis un « j'ai un « je suis » » » »,*

*et j'ai un « je suis un « j'ai un
« je suis un « j'ai un « je ne suis » » » »...²¹ »*

Poésie : le « discours de l'Autre²² », au sens où Lacan le disait précisément de l'inconscient ; la parole énoncée en régime général de cette « citationnalité » dont Derrida opposait le principe à la psychologique « intentionnalité²³ », remise par Searle au goût du jour. « J'en viens alors, écrit Sangral, à me demander si tout écrit n'est pas qu'une citation²⁴ ». Une parole citée, guère assumée, sans *sum* – qui s'écrit « avec et Sangral²⁵ ».

*

3. Par suite, et de la même manière que la différence du même et de l'autre, l'hétérogénéité des discours poétiques et philosophiques se trouve mise en cause. La philosophie, chez Sangral, n'est pas plus l'autre du poème que le soi n'est l'autre de l'autre. Elles sont certes le jour et la nuit, mais « il est impossible de séparer le jour et la nuit ». Tout se passe en effet comme si le classement éditorial des œuvres en deux catégories n'attestait cette différence que pour mieux la contester, et « la dichotomie *philosophe/poète* s'effrit[e] à peine pos[e]-t-on le doigt dessus²⁶ ». Témoin le texte liminaire des *Dalles posées sur rien*, qualifié

²⁰ Stéphane Sangral, *Des dalles posées sur rien*, p. 181-196.

²¹ Stéphane Sangral, *Ombre à n dimensions (soixante-dix variations autour du Je)*, Galilée, coll. « Incises », 2014, p. 63.

²² Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, I, Seuil, coll. « Essais », 1999, p. 263.

²³ Voir sur ce point, dans le détail duquel nous ne pouvons pas entrer ici, réciproquement Jacques Derrida, « Signature événement contexte », *Marges. De la philosophie*, Minuit, 1972, p. 365-393, et John Searle, *L'intentionnalité. Essai de philosophie des états mentaux*, trad. Pichevin, Minuit, 1985. Pour une rapide présentation de la polémique qui opposa les deux philosophes, voir Raoul Moati, *Derrida/Searle. Déconstruction et langage ordinaire*, PUF, 2009.

²⁴ Stéphane Sangral, *Préface à ce livre*, p. 120.

²⁵ Stéphane Sangral, *Infiniment au bord (soixante-dix variations autour du Je)*, Galilée, coll. « Incises », 2020, p. 111.

²⁶ Stéphane Sangral, *Préface à ce livre*, p. 249 et 141.

pourtant de livre de philosophie : « Ce livre sera bien moins scientifique que poétique²⁷ ». Témoin aussi la somme philosophique que constitue déjà le premier recueil de Sangral, *Méandres et néant*, dont tous les poèmes sont méta-poétiques – la « métaécriture²⁸ » –, et dont beaucoup s’ouvrent par des questions « métaphysique[s] », vertigineuses :

« ... Et le hasard est-il apparu par hasard ? ... »
 et
 vertige
 et
 vertige
 et
 vertige
 gluant,
 « ... Et le hasard ...²⁹ »

Il suffit alors d’un pas de plus pour comprendre que chez Sangral, philosophie et poésie se voient assignées la même tâche. Non seulement la théorie du poème n’en précède pas l’exercice, mais elle ne s’en distingue pas même. Ici, chaque poème tiendra lieu de discours sur la poésie, et chaque discours sur la poésie tiendra lieu de poème. C’est assez, pour s’en convaincre, d’entendre l’écho que rendent l’un de l’autre les deux titres que j’ai mentionnés à l’instant : *Méandres et Néant*, livre de poésie, *Des dalles posées sur rien*, livre de philosophie. L’on s’apercevra sans peine que le « Néant » du premier titre renvoie par synonymie au « Rien » du second, mais l’on remarquera aussi que les « Méandres » du premier renvoient, par synonymie et par homophonie, au « Dédale » à peine tapi dans le second³⁰. *Méandres et Néant* égale *Des dalles posées sur rien* ; poésie et philosophie se répondent et se confondent ; elles sont le reflet l’une de l’autre. De là, sans doute, l’importance du motif du « reflet » – j’allais dire de l’image du reflet³¹, qui ne manquerait pas de se redoubler en reflet de l’image – dans l’œuvre, convoqué aux lieux mêmes où elle cherche à s’y refléter, et où le poème a affaire avec les plus massifs concepts de la philosophie récente, par exemple sartrienne :

«
 [...]
 ... sous l’être le néant
 [...]
 et sous le néant l’être...
 [...]
 [...]
 [...]
 ...des reflets s’enchevêtrent
 [...]
 autour d’un Je béant...
 [...]³²

²⁷ Stéphane Sangral, *Des dalles posées sur rien*, p. 13.

²⁸ Stéphane Sangral, *Préface à ce livre*, p. 20.

²⁹ Stéphane Sangral, *Méandres et Néant*, Galilée, coll. « Incises », 2013, p. 33 et 26.

³⁰ À l’adresse de ceux qui ne rougiraient pas d’accepter une conception aussi simpliste de la poésie comme attention portée aux signifiants, par opposition à la philosophie qui, quant à elle, serait attentive aux signifiés, nous ajouterions que *Des dalles posées sur rien*, en tant que titre d’un livre de philosophie, souligne bien la dimension poétique qui y est en jeu. Elle sera d’ailleurs reprise dans un poème d’*Infiniment au bord*, sous la forme encore plus dense du « labyrinthe » (p. 36).

³¹ Dans une telle formule, image serait bien à entendre au sens de l’*imago* lacanienne, dont l’explicitation n’intervient pas pour rien dans la communication que Lacan consacre au « Stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », *Écrits*, I, p. 99.

³² Stéphane Sangral, *Infiniment au bord*, p. 23.

»

De là, encore, et dans le même recueil, le recours systématique aux motifs afférents de « l’invagination » ou du « repli », qu’ils soient thématiquement mentionnés pour nommer la structure du sujet du poème (« Être est s’agripper / aux invaginations de l’ipséité » ; « Je ne vous dirai pas le sujet de ce texte, / l’indicible l’a pris dans ses replis » ; « Je ne suis qu’un repli de l’espace-temps où / je ne suis qu’un repli³³ »), ou qu’ils correspondent tacitement à la structure du poème du sujet, au sens où les « soixante-dix variations autour du *Je* » sont soixante-dix poèmes savamment répartis en sept sections autour de la quatrième, centre de symétrie du recueil³⁴ :

- 1/ In- [1 poème]
- 2/ fi- [22 poèmes]
- 3/ ni- [1 poème]
- 4/ ment [22 poèmes]
- 5/ au [1 poème]
- 6/ bord [22 poèmes]
- 7/ [... [...] ...]³⁵ [1 poème]

L’œuvre de Sangral, autrement dit, a la figure d’un vis-à-vis symétrisant, d’un *versus* qui ne commande pas une opposition terme à terme (la poésie *versus* la philosophie, Je *versus* l’Autre, etc.), mais un retournement de l’un vers l’autre (*verto* veut bien dire *se tourner*) comme tel poème l’explique : « Se tourner, se tourner, quatre-vingt-dix degrés³⁶ ». La poésie se tourne en la philosophie ; chacune de l’autre est la tournure. L’une se « reconnaît » en l’autre, est concernée par l’autre, littéralement au sens où cela la « regarde ». Poétiquement, philosophiquement :

« *Au bord de la nuit
l’informe me remplace et regarde
l’impossible regard qui regarde
son propre regard qui se regarde
regarder la forme de la nuit ...*³⁷ »

Regarder cette conclusion se regarder.

Et ne pas la reconnaître en train de ne pas se reconnaître.

En témoigne, du côté philosophique, cette même « conclusion » de *Préface à ce livre*, dont le texte intitulé « Miroir » s’achève par le mot « Miroirs », lui-même écrit en miroir, comme un reflet renversé mais non superposable du titre : « S R I O R I M³⁸ ». En témoigne encore, du côté poétique dans *Là où la nuit / tombe*, le calligramme suivant qui questionne et comprend le miroir dans le miroir³⁹ :

³³ *Id.*, p. 33, 47 et 71.

³⁴ Le lecteur se sera naturellement aperçu que le poème liminaire du recueil, précédemment cité (« Sous l’être le néant » ...), reproduisait en abîme cette structure heptalogique et son centre de symétrie.

³⁵ « Table », *id.*, p. 119.

³⁶ Stéphane Sangral, *Méandres et Néant*, p. 51.

³⁷ Stéphane Sangral, *Infiniment au bord*, p. 67.

³⁸ Stéphane Sangral, *Préface à ce livre*, p. 249 et 250.

³⁹ Stéphane Sangral, *Là où la nuit / tombe*, Galilée, coll. « Incises », 2018, p. 26.

Là où la nuit tombe	Là où la nuit tombe	Là où la nuit tombe
Là où la nuit tombe	Là où la nuit tombe	Là où la nuit tombe
Là où la		nuit tombe
Là où la		nuit tombe
Là où la	...et je ne vis pas,	nuit tombe
Là où la	je me regarde simuler.	nuit tombe
Là où la		nuit tombe
Là où la	...est-ce celui-là,	nuit tombe
Là où la	ô miroir, que je dois duper ?	nuit tombe
Là où la		nuit tombe
Là où la		nuit tombe
Là où la nuit tombe	Là où la nuit tombe	Là où la nuit tombe
Là où la nuit tombe	Là où la nuit tombe	Là où la nuit

M'autorisant alors de ce calligramme, qui a valeur de paradigme (il inclut en outre le titre même du recueil qui l'inclut), j'affirmerai que, dans cette œuvre où *Je* se réfléchit comme dans un miroir, où *Je* me mire, la pensée réfléchit le poème, et que le poème réfléchit la pensée. Mieux : la pensée réfléchit le poème qui réfléchit la pensée. Poésie spéculaire de la pensée spéculative ; écriture, à la vérité, littéralement *admirable*.

*

4. Pourquoi ne pas continuer ? La pensée réfléchit le poème qui réfléchit la pensée qui réfléchit le poème qui réfléchit la pensée, etc. Cette mécanique, naturellement, ne suffit pas à faire un poème de Sangral, mais je crois pouvoir dire qu'elle en décrit la forme-sens : la réflexivité, et la ressource linguistique qui lui correspond : la récursivité. La réflexivité, vous le savez, est une propriété de la conscience (« la conscience réflexive [...] / se projette, dans un mouvement réflexif / elle-même⁴⁰ »), qui ne consiste pas en la seule pensée, mais en un retour sur soi de la pensée, sous la forme d'un *se penser*, avec le pronom réfléchi :

Penser...
 Penser...
 Penser...
 Et penser ce « *penser* »...
 Et penser « *se penser* »⁴¹...

Être conscient, autrement dit, penser à moi, à moi qui pense, à moi qui pense à moi qui pense, et ainsi de suite potentiellement à l'infini, comme le suggèrent les titres des sept premiers chapitres de *Circonvolutions*, qui comptent de « - ∞ » à « + ∞ ». La récursivité, quant à elle, est le nom de la propriété du langage qui permet cet enchâssement potentiellement infini d'un groupe de mots dans l'autre ; si l'on veut sa mise en abyme, que pratique et à laquelle s'identifie déjà le tout premier recueil : « la mise en abyme d'une mise en abyme / d'une mise en abyme d'un abîme sans / fond où chute sans fin cette mise en abyme⁴² ».

Dire donc de la réflexivité qu'elle est la forme-sens de l'œuvre de Sangral⁴³, ce n'est pas seulement révéler une évidence, à savoir que de sa poésie comme de sa pensée le sujet est le sujet. Le sous-titre identique de deux recueils : « soixante-dix variations autour du *Je* » (qu'il arrive à Sangral d'écrire « soi / *xante dix* »), c'est-à-dire autour du sujet réflexif, et le sous-titre qui en propose une version elle-même réfléchie : « Soixante-dix variations autour d'elles-mêmes », l'indiquent je crois assez. Bien plutôt s'agit-il de dire qu'elle emprunte, épouse, voire

⁴⁰ Stéphane Sangral, *Circonvolutions*, p. 125.

⁴¹ *Id.*, p. 66.

⁴² Stéphane Sangral, *Méandres et Néant*, p. 49.

⁴³ Pour une explicitation du lien qu'entretient le paradigme du miroir, de l'admiration, avec la question de la réflexivité, voir Jacques Derrida, « Admiration de Nelson Mandela, ou les lois de la réflexivité », *Pour Nelson Mandela*, Gallimard, coll. « Blanche », 1986.

produit partout les formes de la subjectivité ; qu'elle *est* du *Je*. Au paradigme réflexif du miroir, se mêlent en effet plusieurs formes qui le compliquent, plusieurs figures dont la plus évidente, parce qu'elle est explicite, est celle de la boucle⁴⁴ :

« *Quel est le sens du sens du sens... ?*
En boucle se repense(nt)
l'être et ses en deçà.
 Je suis *est* celui qui n'est pas. »

.....

Je suis est celui qui n'est pas »
 l'être et ses en deçà
 En boucle se repense(nt)
 « Quel est le sens du sens du sens... ? »

« Le motif de la boucle », écrit encore Sangral au lieu même où il prétend définir son concept d'individuité, et il faut alors le prendre au sérieux, c'est-à-dire à la lettre, « résume tout ». Entendez qu'elle résume tout ; elle est cela par quoi le sujet se reprend, par quoi *Je* il y a. Elle se porte garante de la mêmété (*τὸ αὐτό*) qui structure le *Je* comme rapport à soi, de la tautologie en laquelle ensemble consistent le sujet, le concept et le poème : « L'individu est l'individu⁴⁵ » ; « ...je me Je... ...en boucle... ...et rien que ça...⁴⁶ »

Ainsi devrions-nous désormais être en mesure de comprendre le ressort de l'intime corrélation qui se noue dans cette œuvre entre un autre un et un autre autre, à savoir entre le sujet personnel (le Moi de Stéphane Sangral) et le sujet conceptuel (du Soi en général) ; corrélation (lyrique ?) exigée ou impliquée par sa propre « éthique de l'individuité », qui vise à « poser le *soi*, [...] et plus précisément la zone profonde du *soi*, celle qui dépasse la singularité du *soi propre* et touche au *soi universel*⁴⁷ ». Lorsque Sangral écrit : « *Je est un cercle* », ou : « ...je suis un acte circulaire et je suis gouffre / et je m'engouffre dans un gouffre qui s'engouffre⁴⁸ », il propose non seulement des axiomes thétiques prédiqant à la subjectivité la double structure réflexive-réursive, mais encore il se nomme en propre, lui, Stéphane, dont le prénom en grec (*στέφανος*) signifie simplement et littéralement *le cercle*. Lorsqu'il écrit : « Je suis un labyrinthe et j'y suis enfermé, / et ses tours et détours me dessinent mon *moi*⁴⁹ », il énonce à la fois la même thèse sur la nature du sujet, mais encore il signe et paraphe, lui, Stéphane Sangral, dont les deux « S » des initiales sont en effet dessinées par des tours et détours. « S », en somme, égale Sangral égale Soi. L'« S » du pronom réfléchi, partout dessiné-disséminé dans l'œuvre, signale la stricte identité des sois propre et universel. « S », à la fois forme poétique, lexème, graphème et philosophème, résume la boucle qui résume tout : « Se résumer jusqu'à n'être qu'un "Se" », écrit Sangral, avant de l'inscrire⁵⁰ :

⁴⁴ Stéphane Sangral, *Infiniment au bord*, quatrième de couverture et p. 99.

⁴⁵ Stéphane Sangral, *Fatras du Soi, fracas de l'Autre*, p. 20.

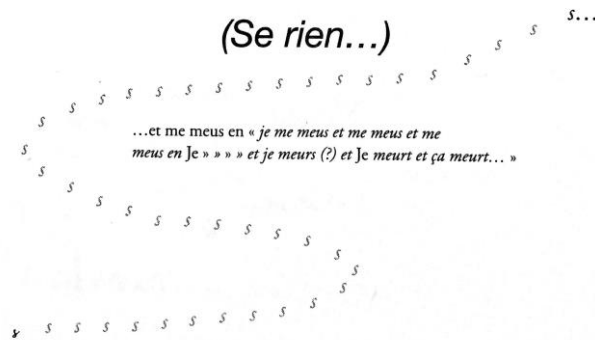
⁴⁶ Stéphane Sangral, *Infiniment au bord*, quatrième de couverture.

⁴⁷ Stéphane Sangral, *Fatras du Soi, fracas de l'Autre*, p. 21.

⁴⁸ Stéphane Sangral, *Ombre à n dimensions*, p. 77 et 30.

⁴⁹ Stéphane Sangral, *Méandres et Néant*, p. 25.

⁵⁰ Stéphane Sangral, *Infiniment au bord*, p. 95.



S'il y a, dans l'œuvre de Stéphane Sangral, une pleine homologie de la pensée et du poème, c'est du fait que sa poétique a tout l'air d'une égologie. Son moi est un soi se voulant pur, pur sujet de discours, dont – c'est là son « cercle vicieux⁵¹ », sa chronicité même – chaque fois tout soi émerge, et qui émerge de tout soi⁵². « Je n'est qu'un mot⁵³ », « je ne suis que ça, ce poème⁵⁴ », ne suis rien que cette « peau^{ème} » ; *Je*, dès lors, « page » et « flocons d'existexte⁵⁵ », qui cependant « [s]'empêtre / dans [s]es habits existentiels⁵⁶ ». D'accord avec Benveniste pour affirmer qu'« est *ego* qui dit *ego*⁵⁷ », Sangral ne cesse pas pour autant de demander *qui* dit *ego*. À la philosophie existentielle du premier XX^e siècle, et au textualisme structuraliste du second, il oppose quelque chose comme un *existextualisme*. Sangral : Derrida avec du « hors-texte⁵⁸ », Benveniste tourmenté par le sujet transcendantal.

*

5. On pourrait alors, pour se convaincre encore de cette homologie, relever d'autres éléments dont la présence dans chacun des livres de Sangral, depuis le tout premier, assure l'unicité du projet et la continuité de l'œuvre. Le fait, par exemple, que tous les livres qu'elle compte, philosophie et poésie mêlées, s'ouvrent par une dédicace au frère défunt : « à *Michaël* (1970-1992)⁵⁹ ». Le fait, aussi et surtout, que tous ses livres comportent la même épigraphe, toujours imprimée dans la même police et en italique, dépourvue de ponctuation interne mais pourvue à la fin de points de suspension, et présentée sous la forme de ce distique d'alexandrins rimés, dont la première lettre, les premiers et le dernier mot devraient maintenant rendre un son plein à nos oreilles accoutumées :

*Sous la forme l'absence s'enfle et vient le soir
et l'azur épuisé jusqu'au bout du miroir...*

⁵¹ « Cercle vicieux du Rien » et « Cercle vicieux du Tout » sont les sous-titres des troisième et sixième chapitres de *Circonvolutions*.

⁵² Voir, pour une explicitation de l'émergentisme qui nourrit la réflexion sangralienne, selon lequel le sujet n'émerge que du discours qui n'émerge que du sujet, *Préface à ce livre*, p. 27-28.

⁵³ Stéphane Sangral, *Infiniment au bord*, p. 101.

⁵⁴ Stéphane Sangral, *Circonvolutions*, p. 109.

⁵⁵ Stéphane Sangral, *Infiniment au bord*, p. 107 et 90.

⁵⁶ Stéphane Sangral, *Circonvolutions*, p. 91.

⁵⁷ Emile Benveniste, « De la subjectivité dans le langage », *Problèmes de linguistique générale*, I, Gallimard, coll. Tel, 1966, p. 260.

⁵⁸ Il y aurait lieu sur ce point de lire, en se souvenant de la proposition derridienne selon laquelle « il n'y a pas de hors-texte », le poème d'*Infiniment au bord*, p. 62.

⁵⁹ Si nous ne craignons pas l'indécence qu'il y a à examiner le nom de cet absent, nous soulignerions probablement le rapport tacite que peut entretenir son sens traduit, *qui est comme Dieu*, avec le sens de l'œuvre sangralienne, qui répercute souvent l'écho du « Dieu est mort ».

Expliquer la fonction qu'occupe ce distique dans l'économie de l'œuvre de Sangral, j'avoue ne pas en être capable, sauf – et encore – à y passer la nuit. Je me contenterai donc pour finir de deux observations rapides à son propos.

D'abord ce distique, bien que constamment présent, n'étaye pas de la même manière la structure des livres dits poétiques et celle des livres dits philosophiques. En philosophie, le distique, selon le mouvement même de la dissémination que nous avons vu à l'œuvre, distribue (aléatoirement ?) ses membres dans les titres des différentes parties. *Préface à ce livre* en comporte deux, dont l'une est intitulée : « *Sous la forme l'absence s'enfle et vient le soir...* », et l'autre : « *...et l'azur épuisé jusqu'au bout du miroir...*⁶⁰ ». De même, *Fatras du Soi, fracas de l'Autre* : « *I. Sous la forme...* » et « *II. ...l'absence s'enfle et vient le soir / et l'azur épuisé jusqu'au bout du miroir...*⁶¹ » Enfin, *Des dalles posées sur rien* comporte les sept chapitres suivants :

-3 :	<i>Sous la forme l'absence...</i>		
-2 :		<i>...s'enfle...</i>	
-1 :			<i>...et vient le soir</i>
0 :	<i>et...</i>		
1 :		<i>...l'azur épuisé...</i>	
2 :		<i>...jusqu'...</i>	
3 :			<i>...au bout du miroir...</i> ⁶²

En poésie, et je continue sur ce point car il me paraît loin d'être anecdotique, le distique est tout bonnement pulvérisé, miroir brisé, au point que les lettres qui le composent figurent seules et une à une à la fin de chacun des poèmes des recueils. De telle sorte, on l'aura compris, qu'il y a dans chacun des recueils autant de poèmes qu'il y a de lettres dans ce distique. Inutile cependant de compter, si l'on a été attentif aux nombres qui s'affichent dans les sous-titres des recueils : « soixante-dix variations », invariablement. Inutile non plus de compter, si l'on a pris garde au fait que le recueil *Là où la nuit / tombe* est non seulement composé de soixante-dix poèmes, mais qu'ils y sont encore répartis en sept chapitres, ayant chacun pour titre des horaires qui, non sans humour, vont de « 19 h 00 » (07h du soir) à « 07 h 70⁶³ ».

Soixante-dix serait ainsi une mesure permanente de l'œuvre⁶⁴, un principe qui pourtant ne cesse de se traduire différemment. Si cette œuvre est une pyramide, comme Sangral aime à l'avouer, l'archive et la mémoire de son dédicataire, son tombeau qui répond au *Tombeau d'Anatole* ; et si le distique est la base de cette pyramide inversée qui, ajoute-t-il souvent, serait d'autant plus instable qu'elle repose sur sa pointe ; alors ce nombre est bien une archive d'archive, le commencement-commandement constamment débordé par elle⁶⁵. Il ne programme rien – que de la contingence⁶⁶ ; il totalise de l'infini ; « le calculable [en lui] dirige

⁶⁰ Stéphane Sangral, « Table », *Préface à ce livre*, p. 253.

⁶¹ Stéphane Sangral, « Table », *Fatras du Soi, fracas de l'autre*, p. 227.

⁶² Stéphane Sangral, « Table », *Des dalles posées sur rien*, p. 199.

⁶³ Stéphane Sangral, « Table », *Là où la nuit / tombe*, p. 111.

⁶⁴ S'il arrive à ce nombre de varier, ce n'est en effet jamais que selon le schème du miroir, qui renverse « soixante-dix » en « dix-sept ». Voir, entre autres, « les dix-sept signes » (groupe nominal qui comprend lui-même dix-sept signes) évoqués dans *Préface à ce livre*, p. 25, les « 17 » définitions de la « conscience réflexive » proposées dans *Des dalles posées sur rien*, p. 64-65, ou, dans un livre à paraître prochainement, *L'individu ou la guerre*, les dix-sept définitions de ce concept.

⁶⁵ Nous pensons ici à l'archive au sens paradoxal où l'a entendu Derrida, et sur lequel nous ne pouvons point nous arrêter. Voir *Mal d'archive*, Galilée, coll. « Incises », 1968.

⁶⁶ Nous ne pouvons sur ce point que renvoyer le lecteur aux travaux de Quentin Meillassoux, commentateur brillant du « Coup de dés » de Mallarmé dans *Le nombre et la sirène*, Fayard, coll. « Ouvertures », 2011, et théoricien de « la nécessité de la contingence » dans *Après la finitude*, Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 2006. Ce pourrait être à cette dernière idée que pense Sangral, lorsqu'il suggère, sous la forme interrogative, que « le hasard [n'est pas] apparu par hasard » (*Méandres et Néant*, p. 26).

l'incalculable⁶⁷ ». Il est « l'unique Nombre qui ne peut pas être un autre », aurait pu dire l'autre Stéphane que cite régulièrement Sangral, et cependant « jamais n'aboli[t] le hasard⁶⁸ ».

*

6. Dans ce cas, pourquoi soixante-dix ? Parce que, répond crânement Éric Hoppenot,

l'association du sept (chiffre magique dans de multiples traditions, et par extension chiffre de l'art), et du dix (nombre mathématique par excellence, et par extension chiffre de la science), qui énonce une certaine finalité de cet art poétique, de ce désir d'une totalité réalisée par la multiplication de la science et de l'art⁶⁹.

Sept et dix égale poésie et pensée. L'idée est séduisante ; elle propose la relève du couple dont nous partions, et s'autorise d'ailleurs de l'aveu du poète, lorsqu'il parle du

*lourd bégaiement de cette
ontologie où « est » [...] y incarne
la maJie corrodant la loJique où s'incarne
un Je repeignant de symbolique (de sept)
le phénoménal (le dix)⁷⁰.*

Sept et dix égale poésie et pensée égale magie et logique égale symbolique et phénoménal ; d'accord. On ne répondra pas toutefois à la question que pose ce nombre en le reconduisant à une téléologie, à un pourquoi. Le travail de Sangral, cela est hors de doute – « le finalisme étant totalement stupide⁷¹ » –, procède à chaque instant d'une athéologie, et d'une atéléologie qui défend d'y voir autre chose qu'un pur travail sans fin, qu'une quête sans « Graal⁷² » à laquelle son nom le destine, finalement qu'une « destinerrance⁷³ ». On ne répondra pas non plus à la question en rappelant que ce nombre à la fois participe du « septuor⁷⁴ » mallarméen que cite *Préface à ce livre*, et, de même que le prénom qu'il suit, figure en italique dans la dédicace permanente, « à Michaël (1970-1992) ». Mallarmé – Michaël : Stéphane – Sangral.

En fait, on ne répondra pas à cette question, et l'on se contentera, pour vraiment en finir, de proposer ceci : que ce nombre est un chiffre. Je veux dire par là qu'il doit avoir dans l'économie de l'œuvre la valeur d'un chiffre ; qu'il doit, de l'œuvre, être la « crypte⁷⁵ »,

*le
lieu
secret
entre
sacré
et*

⁶⁷ Stéphane Sangral, *Fatras du Soi, fracas de l'Autre*, p. 223.

⁶⁸ Stéphane Mallarmé, « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard », *Igitur. Divagations. Un coup de dés*, Gallimard, coll. « Poésie », 1976, p. 414-425.

⁶⁹ Éric Hoppenot, « Ressassement dans le labyrinthe », *Méandres et Néant*, p. 14.

⁷⁰ Stéphane Sangral, *Infiniment au bord*, p. 31.

⁷¹ Stéphane Sangral, *Fatras du Soi, fracas de l'Autre*, p. 179.

⁷² Stéphane Sangral, *Infiniment au bord*, p. 111.

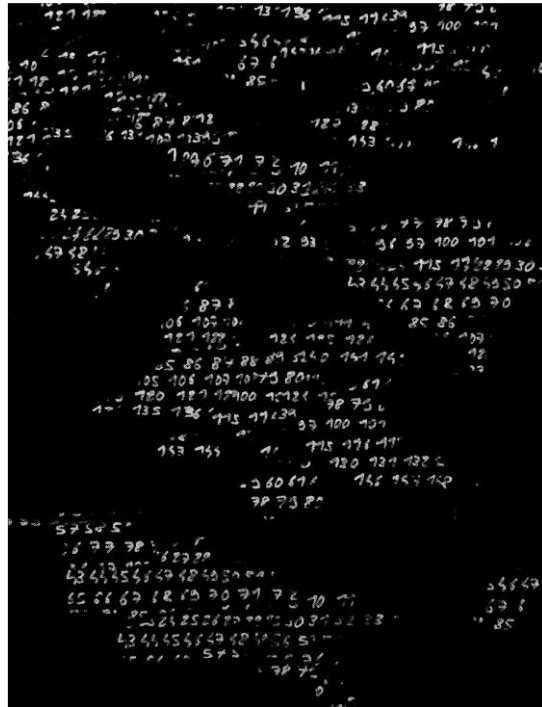
⁷³ Jacques Derrida, *Circonfession*, p. 259.

⁷⁴ Stéphane Sangral, *Préface à ce livre*, p. 249. Voir, pour le sonnet de Mallarmé dont « septuor » est le fin mot, *Poésies*, Gallimard, coll. « Poésie », 1992, p. 59.

⁷⁵ Parce que, là encore, l'interprétation de Sangral ne me paraît pas pouvoir se passer des concepts derridiens, je renvoie le lecteur à « Fors », dans Nicolas Abraham et Maria Torok, *Cryptonymie. Le verbier de l'homme aux loups*, Flammarion, coll. « Champs essais », 1999.

secret⁷⁶

dont parle sans réserve *Infiniment au bord* ; la clef d'une cryptographie exposée au déchiffrement, et illisible pour cette raison même ; somme toute, « un code indéchiffrable qui, miraculeusement déchiffré, ne révélerait rien de moins que le secret de l'univers⁷⁷ ». L'adoption de cette perspective révèle seule le sens de l'unique image que comprend le corpus sangralien, à savoir ce tableau noir qui sert de seuil à son premier recueil, et sur lequel sont écrites des séquences numériques aléatoirement et partiellement effacées⁷⁸ :



Elle ne révèle pas le sens secret de ce tableau, mais elle révèle que ce tableau a le sens d'un secret ; elle révèle qu'il révèle le sens du mot « secret ». La seule image de l'œuvre est ainsi l'image même de l'œuvre, « un secret ne se révélant que / pour se dissimuler dans la révélation⁷⁹ ». Autre héritage, peut-être, de Derrida, que je cite de mémoire : « Personne ne saura jamais à partir de quel secret j'écris, et que je le dise n'y change rien⁸⁰ ». Parce qu'il se révèle secret, répondre à la question du chiffre est comprendre qu'elle reste ouverte. Elle a le sens d'une ouverture, et elle a l'ouverture du sens.

Si quelque chose de ce genre se trouve bien chez Stéphane Sangral, ce n'est donc pas le fait d'un défaut qui frapperait l'œuvre d'incomplétude. L'œuvre, au contraire, et c'est même ce qui autorise à parler d'œuvre, continue, déborde, prolifère. Depuis 2019, elle s'organise en quatre cycles (autre figure du circulaire) dont chacun (encore une fois) porte pour titre un membre du distique :

Cycle de philosophie sociale
(*Sous la forme*)

- *Fatras du Soi, fracas de l'Autre*, 2015

⁷⁶ Stéphane Sangral, *Infiniment au bord*, p. 77.

⁷⁷ Stéphane Sangral, *Préface à ce livre*, p. 61.

⁷⁸ Stéphane Sangral, *Méandres et Néant*, p. 23 et 97.

⁷⁹ Stéphane Sangral, *Circonvolutions*, p. 61.

⁸⁰ Jacques Derrida, *Circonfession*, p. 175.

- [...]

Cycle de poésie
(*l'absence s'enfle*)

- *Méandres et Néant*, 2013
- *Ombre à n dimensions (soixante-dix variations autour du Je)*, 2014
- *Circonvolutions (soixante-dix variations autour d'elles-mêmes)*, 2016
- *Là où la nuit / tombe*, 2018
- *Infiniment au bord (soixante-dix variations autour du Je)*, 2020
- [...]

Cycle ne comportant pour lors aucune publication
(*et vient le soir*)

- [...]

Cycle de philosophie ontologique
(*et l'azur épuisé jusqu'au bout du miroir...*)

- *Des dalles posées sur rien*, 2017
- *Préface à ce livre*, 2019
- [...]

Si quelque chose du genre de l'ouverture, de la « *[BÉANCE]*⁸¹ » ou de la faille, se trouve donc bien chez Stéphane Sangral, s'il y a bien autrement dit du manque *dans* l'œuvre, ce n'est pas, je l'ai dit, le fait d'un défaut qui frapperait l'œuvre d'incomplétude, ou le risque qu'encourt n'importe quelle œuvre en cours. Bien plutôt est-ce celui du « désœuvrement⁸² » qui la travaille de l'intérieur, dont je n'aurai pas pu parler mais dont Blanchot a tant parlé. Éric Hoppenot, spécialiste de Blanchot, et votre premier préfacier, Stéphane Sangral, ne s'y est cette fois pas trompé. Il est le fait, après tout, de la nature même de l'œuvre, qui, lorsqu'elle sera terminée, sera demeurée infinie (« Finir ce livre, et, par l'impossibilité / structurelle de finir un livre, l'infinir...⁸³ »), inachevée et à venir (« mon *moi*, infiniment inachevé et petitement en devenir⁸⁴ »). Alors commencerons-nous peut-être à voir enfin comment le poème aura été pour vous, Stéphane Sangral, le chiffre de la pensée.

*

7. « Des pensées, comme ça, pour enfin, enfin, voir⁸⁵... »

⁸¹ Stéphane Sangral, *Infiniment au bord*, p. 111. Cette mot trouve la page précisément après l'analogie dressée par le poète entre lui-même et « un secret [qui] ne croit pas / en son secret ».

⁸² Voir Maurice Blanchot, *L'entretien infini*, Gallimard, coll. « Blanche », 1969. On notera que, pour Blanchot, c'est « avec Mallarmé [que] l'Œuvre prend conscience d'elle-même et par là se saisit comme ce qui coïnciderait avec l'absence d'œuvre » (p. 622).

⁸³ Stéphane Sangral, *Préface à ce livre*, p. 250.

⁸⁴ Stéphane Sangral, *Des dalles posées sur rien*, p. 58.

⁸⁵ Stéphane Sangral, *Circonvolutions*, p. 73.